

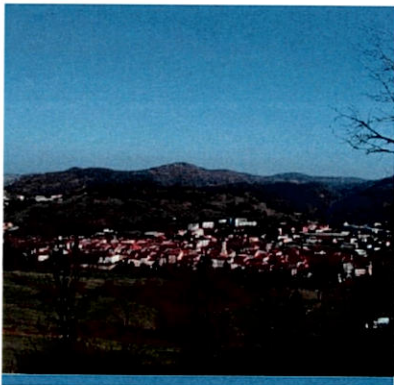
Impressions d'Ariège

En 1831, au début du règne de Louis Philippe, le **Pasteur P.F. Martin Dupont**, frais émoulu de la faculté de théologie de Montauban, reçoit un appel pour un poste de suffragant dans les environs du **Mas d'Azil en Ariège**.

A la fin de sa vie il écrira ses impressions où, témoignent ses enfants, se lisent les épanchements intimes d'une vie chrétienne, des pages tour à tour tendres et graves partout empreintes d'une sérénité austère.

La découverte de l'Ariège par le jeune pasteur marié depuis peu est enthousiaste : *« C'était aux derniers jours de Juin. Le temps était magnifique. Avant d'arriver au Mas on longe une vallée étroite. Je ressentais un plaisir ineffable à la parcourir et goûtais la solitude enchanteresse des bords de l'Arize, le vert tendre des chânaies qui vous charme tant.*

J'étais attendu, me remettait en marche plein de courage. Je sentais mon cœur bouillonner au-dedans de moi. Le Mas à l'époque est un bourg qui compte un peu moins de 3000 âmes, qui rappelle le triste souvenir des persécutions religieuses. »



« Les membres de mon troupeau étaient dispersés dans une foule de villages ou de hameaux, à plus d'une lieue à la ronde. Les chemins étaient mal tracés, plus mal entretenus et très malaisés à gravir et à descendre.

Il découvre Camarade ; une commune très pauvre, aux habitations éparses, clairsemées et de sordide apparence. Les paysans sont mis sans recherche, ils vont nu pieds, les hommes comme les femmes. Cela m'affligeait. La religion se bornait à savoir qu'on était protestant, descendants de protestants – Tout était là. Et l'ignorance était telle qu'en dehors de quelques maisons bourgeoises peu pouvaient lire. Jamais je n'avais rien vu de pareil. »

« Gabre me donnait plus de satisfaction – un grand nombre de familles et des meilleures descendaient d'anciens gentilshommes verriers et comme eux ils fabriquaient le verre. Ils étaient plus aisés, plus instruits que les paysans dont ils se distinguaient par tradition de corporation et d'origine – car noblesse oblige – Ils avaient conservé l'habitude du port d'arme et ceignaient une espèce de dague. Ayant moins souffert que les autres du relâchement religieux de ces temps. Il y avait chez eux de la piété. Le bienheureux Henri Pégé de Genève avait visité les églises de l'Ariège et produit chez plusieurs un réveil ».

« Vu les distances et la dissémination des fidèles l'Eglise de Gabre avait deux temples. L'un au chef lieu de la commune l'autre à peu près au milieu. L'un était le temple d'été, l'autre le temple d'hiver. Le fait de ces deux temples, bien que consenti et voulu de tous, était devenu un sujet de division et de ruminant et faisait au pasteur une position difficile. Les partisans du temple d'été se plaignaient ; il leur paraissait incommode de faire en hiver la montée du chemin lorsqu'en été ils n'avaient pas besoin de se déplacer.

Le Mas était le chef lieu de la consistoriale des Eglises de l'Ariège. Les plus rapprochées étaient Sabarat, les Bordes, Gabre, Camarade. Les plus éloignées étaient à l'est Mazères, Saverdun, la Bastide, à l'ouest Pointis et au centre Carla- le- Comte patrie du sceptique Bayle. Ces églises étaient à l'époque desservies par sept pasteurs ».

« J'aurais voulu parler de l'infinie miséricorde de Dieu à tous. J'étais pressant, bientôt accusé de trop d'ardeur, de porter le trouble dans les consciences, de faire autrement que mes collègues. Cependant à l'époque de la première invasion du choléra en Europe et en France, je présidais des réunions qui furent sérieuses, nombreuses et bénies pour quelques uns. Cela dura autant que la menace et l'épreuve. »

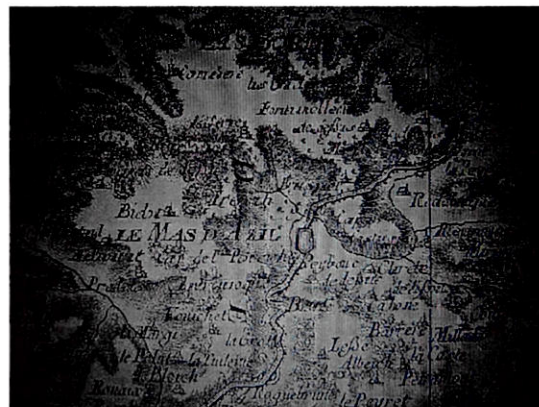
« Mes braves verriers me donnaient plus de joie, au milieu d'eux je respirais un meilleur air. J'étais écouté et compris. Quelques uns causaient morale, religion, théologie comme l'eussent fait des docteurs. Leurs sympathies chrétiennes les rapprochaient du calvinisme et ils voulaient y rester fidèles. »

« J'avais toujours un vif plaisir à parcourir ces vallées. A Gabre je m'arrêtais d'ordinaire plusieurs jours. L'hospitalité m'était offerte partout d'une manière très aimable. Je logeais chez Monsieur Lafreygère à Comavère ou à Montauriol chez Monsieur Sablon, son beau frère. Monsieur Robert Lafreygère était magistrat et ancien du Consistoire. Il jouissait de l'estime publique malgré quelques envieux. Au Consistoire il occupait parfaitement sa place et comme maire de la commune il avait reçu des éloges mérités de ses chefs hiérarchiques. »

« Monsieur Sablon proche parent par son père du Général Verbigier de Saint Paul était un chrétien simple, droit et intègre de cœur, un père de famille, un époux excellent, un ami sûr. »

« Outre Gabre, Camarade, et par occasion au Mas, j'avais à prêcher à Pointis. C'est une petite colonie de verriers. A l'époque des « campagnes », c'est ainsi qu'on nommait la saison consacrée à la fabrication des verres, il y avait à Pointis un troupeau choisi, une petite congrégation, des ouvriers du dehors, mais la plupart parents de ceux qui ont leur domicile autour de la verrerie. Il n'y avait pas de temple. Mais la chambre de l'oncle Robert, un vrai patriarche, suffisait à l'Assemblée. La concorde et la paix régnaient. On aimait à s'édifier.

Le 25 Avril 1833 *, la suffragance que je desservais fut convertie, par ordonnance royale, en place de Pasteur ».



« Je devenais pasteur de la section des Bordes et Camarade, ayant ma résidence aux Bordes. Je n'étais plus pasteur à Gabre. J'en éprouvais un vif regret. J'avais là des amis précieux. J'aimais Gabre comme un lieu natal, plusieurs familles comme ma famille. J'y avais des catéchumènes attentifs et intelligents ».

Aux Bordes P. F. Martin Dupont découvre un temple vaste pouvant contenir six à sept cent auditeurs. Mais l'état religieux de l'Eglise est réduit dit-il aux maigres proportions d'un formalisme séculaire. L'accueil des paroissiens est réservé. Peut-être la réputation du caractère « pressant » du nouveau pasteur l'a-t-il précédé. « On resta quelque temps à boudier et à se tenir éloigné ». Le seul logement qu'il trouve est misérable ; on monte à la chambre par un escalier, presque une échelle – que faire, quel biais prendre pour faire cesser une situation douloureuse. Parfois sur le chemin de Camarade, le pasteur se sent menacé par des attitudes hostiles, aux limites d'un danger physique. Obsédé par la pensée de son impuissance, il rumine « un autre réussirait-il mieux que lui » ? N'y avait-il pas devoir de s'éloigner ? Il restera deux années aux Bordes à la fin desquelles « je donnais ma démission ».

C'est alors que beaucoup refusèrent de croire à son départ. « On protestait contre mes opposants. On s'en voulait de ne m'avoir pas protégé par une sympathie plus vive, plus ouverte, plus soutenue. » Le jour du départ arriva. « On nous accompagna en procession moitié route des Bordes à Sabarat où nous devions prendre la diligence pour Toulouse par la vallée du Fossat. Nous emportions les vœux de presque tous les membres de l'Eglise. C'était une précieuse consolation. J'étais ébahi, ébranlé. Aurait-il fallu rester ? »

« Il est des moments dans la vie où il est malaisé de dire si c'est bien d'aller en avant ou de rebrousser. Cruels moments où on a l'âme en suspens, on craint d'agir mal quelque parti que l'on prenne. Et l'on porte comme burinée dans son cœur une énigme dont on redoute plus qu'on espère la solution. »

* Le ministère du Pasteur P.F. Martin Dupont après ces cinq années en Ariège se poursuivra aux îles d'Oléron et de Ré, avant de se consacrer durant trente ans à la Direction de la Colonie agricole de Sainte Foy. Après son décès en 1876, sa tombe y fut édiflée et il y repose aux côtés de son épouse et d'un de ses fils.

Jean de Verbizier

Réf : P.F. Martin Dupont « Mes impressions » 1803-1876

Paris : Librairie Sanchez et Fischbacher, 83 rue de Seine (1878)